

*Eléments de loi*

THOMAS HOBBS

*Eléments de loi*

suivi de

*Sur la vie et l'histoire de Thucydide,  
Court traité des premiers principes,  
De Corpore à l'époque des Elements of Law,  
reconstitué d'après des notes et brouillons.*

Traduit de l'anglais et du latin et présenté par  
ARNAUD MILANESE



EDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>

2006

*Situation initiale*

COMMENT un homme vient-il à la philosophie pour y apporter durablement sa propre contribution, non simplement pour en étudier le corpus ? Cette question est plus qu'une enquête : elle fixe d'emblée une distance entre un auteur et son lecteur. Vaine ou non, elle se rencontre tôt ou tard. A la lumière de sa biographie et de l'histoire de son temps, elle semble prendre une radicalité particulière avec Thomas Hobbes. Mais, pour en prendre la mesure, il faut d'abord être attentif à deux coïncidences. Lorsque Hobbes naît, en 1588, on raconte que l'Angleterre doit à une tempête d'échapper à la Grande Armada espagnole. Il en fait un événement fondateur de sa personne : il est né avec la crainte pour frère jumeau. Pourtant, peu de choses dans ce qu'on sait de la vie de Hobbes évoquent une nature craintive. Jamais il n'a fui la polémique et, surtout, jamais il ne semble avoir évité le danger que ses écrits, pour ses positions politiques (ou ce qu'on croyait y lire) ou religieuses, lui faisaient encourir. L'homme lui-même, à en croire Aubrey, son premier biographe, ne donne guère l'image d'un craintif, mais plutôt d'une force de la nature de près de deux mètres, qui vécut un siècle (1588-1679), extrême dans ses colères, comme dans la douceur ou l'enthousiasme, toujours impressionnant quoique la plupart du temps mesuré. De quelle crainte peut-il s'agir ?

Sa naissance coïncide aussi avec un changement radical dans le théâtre anglais, changement lui aussi en phase avec le devenir du pays : l'œuvre de Shakespeare. Axée auparavant sur une imitation des anciens, et notamment de Sénèque, la tragédie anglaise va brutalement prendre un tour beaucoup plus libre et plus ample. Jusqu'en 1590, le "drame de Cour" se caractérise toujours par un goût pour les situations limpides, les personnages tranchés et un style épuré. Le drame jacobéen, dans la droite ligne de Shakespeare, se livre, au contraire, à des contorsions ; la trame narrative se complique,

les personnages évoluent au fil des événements et se troublent, la langue s'enrichit d'images inquiétantes : tout ce qu'on a pu appeler une esthétique baroque. De fait, la tragédie se complique parce qu'elle s'ouvre à un univers plus complexe. Avec Shakespeare, les héros sont plongés dans un univers de corruption et d'iniquité, dans lequel aucun repère ni aucune distinction stable ne semblent disponibles : les distinctions entre le vrai et le faux, le bien et le mal, ou entre l'apparence et la réalité, peuvent vaciller à tout instant. Une forme de tragique reposant sur la faute d'un homme vertueux, l'exception morale ou le désir excessif, nécessite un univers axiologique stable. Les œuvres de Shakespeare et de Hobbes ont justement ceci en commun : l'absence d'univers axiologique stable. Si Shakespeare est le signe de cet effondrement, de cette crise, Hobbes en est incontestablement le penseur. Plus encore, il est passé du spectacle du drame anglais à l'écriture d'un drame beaucoup plus vaste : le nôtre. En réalité, une même démarche semble caractériser ces deux auteurs, quoique sur un mode bien différent. Les personnages de Shakespeare sont confrontés à l'effondrement de leur monde. Plus encore, cet effondrement n'est jamais le fait d'un acte exceptionnel ou d'un hasard. Il est toujours le fruit d'un engrenage déterminé dont les passions humaines sont les rouages, lorsqu'elles font vaciller tous les repères que les hommes pensent acquis. Cette lecture du monde humain est aussi celle d'un auteur cher à Thomas Hobbes : Thucydide. Lui aussi refuse de se mentir sur la nature de ses concitoyens. On lui a plusieurs fois reproché d'écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse sans prendre le parti des Athéniens, ni finir sur leur gloire. Il restitue l'enchaînement des événements avec une froideur et une minutie qui manifestent clairement son caractère nécessaire. Telle est la tournure commune à ces trois penseurs : affronter le spectacle de la faiblesse et de la bêtise humaines, dans tous les sens du terme, avec la lucidité et la franchise de l'historien, du personnage ou du philosophe, mener à son terme l'expérience de l'extrémité à laquelle elles conduisent, sans les juger. Pourtant une chose distingue peut-être les "modernes" de l'"ancien" : la conviction que la force humaine, partie prenante de l'ordre fatal qu'ils décrivent, n'y est pas impuissante. La crise n'est pas

seulement la fin d'un monde. La rupture engage toujours un enthousiasme mêlé de crainte pour la nouveauté, et tel semble être ce que Hobbes donne à penser.

Mais reprenons pas à pas. La pensée et la vie de Hobbes sont liées à la guerre civile qui a déchiré l'Angleterre depuis la dissolution du Parlement en 1640 jusqu'à la fin des années 1650. Hobbes a connu cette guerre, et, surtout, l'a pressentie : en 1640, les *Eléments de loi* démontrent que si l'autorité souveraine n'est pas reconnue ni comprise, et qu'elle est disputée entre différentes instances de pouvoir, la dissolution du pays peut en découler. Il ne s'agit pas tant d'assurer le pouvoir en place, sans limites : il s'agit, pour Hobbes, de comprendre que la paix intérieure, condition même du développement de la civilisation, suppose un pouvoir souverain, quel qu'en soit le fonctionnement. L'important est de le reconnaître, contre l'ambition de pouvoir de qui que ce soit, et de quoi que ce soit, particulièrement de l'Eglise, de le reconnaître en sachant pourquoi il existe. On oublie trop souvent ce "détail" : si les citoyens ne comprennent pas pourquoi il y a un pouvoir souverain (monarchique, aristocratique ou démocratique), celui-ci n'est pas un pouvoir reconnu, mais craint. C'est exactement le contexte des *Eléments de loi* : traité écrit, non pour être publié, mais pour circuler parmi les puissants d'Angleterre, pour leur démontrer la nature d'un Etat, et les devoirs de chacun, lors du conflit qui opposait le Parlement et le Roi. Un livre écrit pour éviter la guerre, puisque les hommes ne sont conduits à la guerre que par ignorance...<sup>1</sup>. Sans doute est-ce une simple naïveté, mais que dire du raisonnement qui la soutient ? Nul ne peut désirer rationnellement la guerre en sachant ce qu'elle est ; or, il y a des guerres, et même, les pires de toutes : des guerres civiles ; ce ne peut donc être qu'en ignorant comment elles se produisent que les hommes y sont conduits.

1. Dans son livre *De Corpore*, publié en 1655 : "La cause de la guerre civile est l'ignorance des causes de la guerre et de la paix, très peu ayant appris quels sont leurs devoirs par lesquels la paix s'enracine et se conserve, c'est-à-dire les véritables règles de vie. Et la connaissance de ces règles constitue la Philosophie morale.", I, 1, 7.

Ce n'est pourtant pas cela qui définit le plus nettement le rapport de Hobbes à son temps, car la crise de l'Angleterre, à ce moment, est plus profonde et plus ancienne, et sa résonance dans l'œuvre de Hobbes, plus claire encore. Dans le *Béhémoth* (1668), où Hobbes retrace l'histoire de la guerre civile, il situe les débuts de la crise bien avant 1640, dès les germes de discorde en matière d'opinion religieuse, comme si l'absence de norme commune, indiscutée, laissait déjà place, derrière les querelles d'abord simplement verbales, à des conflits de pouvoir et d'honneur. Et si la crise anglaise était la manifestation d'un effondrement plus radical des valeurs et des fondements de l'Angleterre ? Peut-être la vie de Hobbes coïncide-t-elle avec ces changements.

#### *Les prémisses*

Dans la vie de Thomas Hobbes, les années 1610 à 1630 sont aussi décisives qu'obscurées. Il n'est pas aisé de comprendre ces périodes clés où naissent des auteurs, surtout en les passant au peigne fin de la rigueur philologique universitaire. Mais, c'est peut-être aussi une bonne raison pour laisser place à une imagination raisonnée qui renonce à une exactitude difficile, voire impossible, et offre simplement un portrait-robot, ou l'esquisse d'un caractère. Il ne s'agit ni de dire que Hobbes a toujours été le penseur "Hobbes", ni de se contenter de la traditionnelle illumination euclidienne, c'est-à-dire de l'idée que Hobbes aurait un beau jour de 1629 été frappé par les *Eléments de géométrie* d'Euclide qui l'auraient gagné à la science moderne, en lui montrant que la rigueur mathématique est source de vérité. Certes, Hobbes rapporte cet épisode, mais toute la question est de savoir ce qui le dispose à être ainsi frappé par cette rigueur, et cette *stabilité*, d'autant que ses rencontres sur le continent, notamment avec Galilée et Mersenne, ont sans doute été autrement plus décisives. Que peut encore avoir d'étonnant un texte antique pour un érudit de quarante et un ans comme Thomas Hobbes ?

Revenons en arrière. En 1610, Thomas Hobbes a vingt-deux ans. D'extraction sociale moyenne, mais brillant élève, il a tout de même pu étudier à Oxford et a obtenu, en 1608,

le droit d'enseigner la logique et la physique d'Aristote. Dès sa sortie d'Oxford, il est entré, sur recommandation, au service de la famille Cavendish, au titre de précepteur de William Cavendish, deuxième du nom ; famille qu'il ne quittera plus. C'est sous cette fonction qu'il accompagna ce dernier lors d'un voyage de près de sept années en Italie et en France. Sur le continent, sa surprise fut grande de voir "la philosophie et la logique", c'est-à-dire Aristote et ses prolongements scolastiques, autrement dit tout ce qui pouvait faire la fierté de ce jeune homme brillant, méprisées par des hommes qu'il jugeait intelligents : la crise hobbesienne est d'abord intellectuelle, et elle suppose l'épreuve de l'étranger, du continent. Telle est sans doute l'expérience qui le préserva d'être un "perroquet" d'Aristote, selon sa formule, et d'être un commentateur (à l'exception de la Bible... mais pour des raisons bien précises). Hormis le latin et le grec, rien ne valait la peine dans ce qu'on lui a enseigné, en Angleterre. Il faut bien sûr avoir conscience de la part de reconstruction a posteriori, par Hobbes, dans ce jugement, mais il reste que l'ébranlement semble réel : il conduit ce professeur de logique et de philosophie à étudier les historiens grecs<sup>1</sup>, entre autres travaux de latin et de grec, ce qui aboutit à la traduction intégrale, achevée en 1628, et publiée en 1629, de l'ouvrage de Thucydide, sous le titre : *Les huit livres de la Guerre du Péloponnèse écrits par Thucydide, fils d'Olorus, traduits avec fidélité et diligence du grec par Thomas Hobbes, secrétaire de feu le comte de Devonshire*. Sa préface indique qu'il s'agit de faire partager aux Anglais son admiration pour Thucydide, et l'enseignement qu'il peut apporter, car l'histoire semble pour lui, à cette époque, l'unique voie vers la sagesse morale et politique, comme si la sagesse ne pouvait qu'être celle d'un autre temps. De façon moins réactionnaire, peut-être s'agit-il de tirer un enseignement des erreurs de la grande cité d'Athènes, dépeintes par un contemporain conscient de la perte de sa grandeur.

1. Peut-être la fréquentation, via la famille Cavendish, de Francis Bacon, auquel il sert quelques temps de secrétaire et de traducteur, a-t-elle aussi contribué à cet intérêt pour l'histoire.

Les ressemblances sont ainsi plutôt grandes entre les deux hommes, en tout cas entre Hobbes et ce qu'il voit en Thucydide, pour qui son admiration est grande : la préférence stylistique pour la vérité nue, la sobriété, la rigueur, le sentiment de la nécessité du cours des choses, peut-être même le sentiment de pouvoir perdre son pays. Hobbes parle de l'illumination de Thucydide face au récit d'Hérodote, comme il le fit ensuite de la sienne propre face à Euclide. Son attirance pour Thucydide est plus que le repli stratégique d'un universitaire. C'est un certain rapport à l'histoire qui se lit d'emblée dans cette période intellectuelle de Hobbes. Les raisons qui forcent l'admiration de Hobbes sont claires : Thucydide n'est pas un historien des textes, mais un historien du terrain. Il connaît directement les événements ; il observe et comprend directement. Tel est aussi le cas pour Hobbes dans son observation de la guerre civile anglaise. Voilà d'ailleurs la raison pour laquelle les principales qualités que Hobbes attribue à son édition (outre qu'elle se fonde directement sur le grec) sont que la traduction n'en exagère pas les traits rhétoriques et qu'il y joint des cartes, comme si l'histoire devait être une discipline de terrain. L'adjonction de cartes au texte de Thucydide montre une préférence pour une conception plus scientifique que rhétorique de l'histoire, mais aussi, en un certain sens, plus *spectaculaire*. Parler de spectacle, ici, ne revient pas à parler d'exhibition. Simplement, l'événement historique doit pouvoir se *représenter*, ce qui suppose une description précise des lieux et des faits, ainsi qu'une narration rigoureuse. Hobbes rappelle, par ailleurs, dans sa préface, l'éloge de Plutarque à propos de Thucydide, éloge auquel il est particulièrement attaché : Thucydide transforme son lecteur en *spectateur* des événements de l'histoire. Cette image réapparaît, dans l'œuvre de Hobbes, quarante ans plus tard, pour ouvrir le *Béhémoth* :

Si dans le temps comme dans l'espace il y avait des degrés de haut et de bas, je crois véritablement que le point le plus élevé dans le temps serait la période qui s'est écoulée de 1640 à 1660. Car celui qui, de cet endroit comme de la montagne du Diable, aurait considéré le monde et observé les actions des hommes, et particulièrement en Angleterre, aurait pu

contempler le spectacle de toutes les sortes d'injustice et de toutes les formes de folie que le monde pût fournir. <sup>1</sup>

En d'autres termes, les années 1620, qui aboutissent à l'édition de la traduction de Thucydide, se caractérisent par un élément qui accompagnera la pensée de Hobbes jusqu'à la fin : on peut parler d'un certain rapport entre le savoir et le spectaculaire, qu'il s'agisse d'un spectacle présent ou imaginé. L'idée de spectaculaire croise, en réalité, deux intentions : ramener la connaissance à la sensation et valoriser l'admiration et la curiosité comme indices de découverte. Ces deux intentions aboutissent à deux des trois occasions pour Hobbes de décrire explicitement un trait spécifique de l'humanité, par rapport à l'animalité, dans les *Eléments de loi* : l'invention des signes arbitraires qui conduit au langage (I, 5, 1), et la curiosité ou plaisir pris à la nouveauté en tant qu'elle est une occasion de connaître (I, 9, 18) ; la troisième occasion regroupe l'état de nature et l'invention politique.

Il est clair que, dans toute sa pensée, Hobbes visera toujours à rapporter le savoir à l'expérience. Toute la première partie du *De Corpore*, et on le lit déjà dans les brouillons préparatoires de l'époque des *Eléments de loi*, vise à comprendre la raison, en la ramenant au langage, et le langage en le ramenant aux conditions de l'expérience et de l'ordre interne de la mémoire qu'elle induit (ce que Hobbes désigne sous le terme de *considération*). Pour les deux genres de connaissances, celle des faits et celle des propositions (c'est-à-dire la science), Hobbes parle, dans les *Eléments de loi*, d'expérience :

Ces deux espèces ne sont qu'expérience, la première étant l'expérience des effets des choses qui agissent sur nous de l'extérieur, et la seconde l'expérience que les hommes ont de l'usage propre des noms dans le langage. <sup>2</sup>

Voilà pourquoi la vérité, à elle seule, ne constitue pas une connaissance, mais suppose l'évidence : la capacité à transposer l'ordre des noms dans l'imagination, de sorte que

1. Dialogue 1, traduction par Luc Borot, éditions Vrin.

2. *Eléments de loi*, I, 6, 1.

l'ordre de la vérité fasse véritablement vivre l'esprit<sup>1</sup>. C'est d'ailleurs par la narration d'une expérience, celle de la découverte du caractère oublié de l'homme, que Hobbes, un chapitre plus tôt, expliquait l'apparition des signes arbitraires (ce qu'il appelle des *marques*), rendant possible une réorganisation originale de l'esprit animal par le langage. Il s'agit simplement pour l'homme de comprendre qu'il oublie, pourquoi il oublie et, du coup, comment il peut organiser sa mémoire pour maîtriser son rapport au temps : cette invention doit rendre possibles, pour Hobbes, le langage, la science et l'Etat. Plus généralement, les éléments clés de la pensée de Hobbes (les notions de phantasme, ou conception dans les *Eléments de loi*, de considération, de signe arbitraire) font l'objet de la seule forme de définition qu'il reste lorsque l'analyse n'est plus possible (tant la notion est première), à savoir l'exemplification : dans ces cas, il ne s'agit pas simplement de donner un exemple, mais de proposer une expérience de pensée, à chaque fois une narration, plus ou moins élaborée (et, si on parle de narration, il faut ajouter la description de l'état de nature), qui ouvre la compréhension du monde. Ce rapport à l'expérience, dans la manière d'écrire de façon à offrir un spectacle ou un enchaînement d'images, c'est-à-dire, à terme, à isoler l'idée du texte, est clairement en réaction au commentarisme scolastique. Quant à la curiosité, c'est non seulement l'unique passion que Hobbes affirme être spécifiquement humaine<sup>2</sup>, mais en outre elle est pour lui à l'origine de toutes les inventions et de tous les savoirs, et, au premier chef, l'invention des signes arbitraires, c'est-à-dire au fond de la civilisation humaine. Là encore, le spectaculaire s'oppose à la répétition : le savoir provient de la découverte et non du commentaire.

1. *Eléments de loi*, I, 6, 2 : l'évidence, dit-il, est à la vérité ce que la sève est à l'arbre.

2. Dans le chapitre neuf, Hobbes décrit bien sûr d'autres passions typiquement humaines, comme l'honneur, mais elles sont la conséquence des rapports humains engendrés par le langage et par la capacité à anticiper l'avenir qui lui donne naissance et qu'il amplifie. La curiosité, au contraire, n'en est pas la conséquence, mais la source.

Ces points sont en lien direct avec la préoccupation de Hobbes pour l'histoire, qui est plus qu'une préhistoire de sa pensée. Que la narration puisse offrir un quasi-spectacle de ce dont personne ne peut être authentiquement le spectateur va marquer le style et le contenu de sa pensée. La sensation et la mémoire, le rapport particulier que l'homme est capable d'entretenir avec le temps, qui s'exemplifie de façon nette avec l'écriture de l'histoire et qui permet d'inventer le langage, restent au centre de sa pensée, tout au long de son œuvre. Ces développements se retrouvent dans son traité *De l'homme* de 1658, et, bien sûr, dans le *Léviathan* (1651). Mais un autre rapport à l'histoire apparaît, un rapport que l'écriture de l'histoire ne suffit pas à comprendre : le rapport au développement global de l'humanité, à l'extension de son pouvoir, ce qu'on peut appeler la civilisation, développement qui s'enracine dans une simple passion, l'admiration, le plaisir pris à la nouveauté parce que l'homme est curieux. Si l'écriture de l'histoire est insuffisante, c'est qu'elle ne peut engager, pour l'avenir, que l'ancienne idée, que reprend Hobbes en 1628, de tirer des leçons du passé. Le jugement antique sur Thucydide que Hobbes reconstitue dans sa préface, et son propre jugement sur ces critiques, permettent de prendre la mesure de ce que sa lecture de Thucydide prépare : une conscience aiguë que le mal politique principal est la guerre ; que la guerre a sa propre logique et qu'une narration sobre et précise permet de restituer la nécessité des événements et des mécanismes politiques, mieux que n'importe quels effets de style ou n'importe quelles leçons de morale. Il s'agit de comprendre la politique, et par elle d'instruire, et non de faire de l'histoire un support pour l'édification morale.

Mais, s'il faut penser la traversée d'une crise, ou la relève d'un effondrement, c'est-à-dire, pour nous, comprendre Hobbes comme le penseur d'une telle relève, alors l'histoire est insuffisante, et elle le montre d'elle-même : la guerre, omniprésente chez Hobbes<sup>1</sup> et chez l'homme, est justement

1. La question de savoir pourquoi les hommes se battent et comment se conclut la paix est bien sûr centrale, chez Hobbes, et pas seulement dans ses trois œuvres de pensée politique ; la *Guerre du Péloponnèse* la porte dans

le thème du livre de Thucydide ; son retour perpétuel, malgré les récits de guerre, exige un autre mode de savoir, un savoir qui permettrait l'invention, la mise en œuvre d'une arme contre la guerre, d'une *machine de paix*. Ainsi, lorsque l'historiographie remplace la répétition d'Aristote, apparaissent déjà les caractères majeurs de la pensée de Hobbes, caractères qui l'amènent finalement, en partie par curiosité, en partie sous l'impulsion des troubles de son temps, mais aussi parce qu'un autre régime de discours va s'avérer possible, hors des limites de l'historiographie.

### *La crise*

Le thème de la guerre porte en lui ce qui est sans doute le cœur de la pensée de Hobbes : le rapport entre la vie et la mort. On retrouve cette crainte que nous avons laissé reposer un peu plus haut. La chose est bien connue : la crainte s'insinue jusque dans la pensée de Hobbes. C'est bien la crainte d'autrui qui mue le désir des choses en désir insatiable du pouvoir, non que tout homme soit pour Hobbes, comme on l'a trop souvent dit, un ambitieux insatisfait ou un avare insatiable, mais parce que les hommes hostiles sont toujours assez nombreux pour que les meilleurs aient interminablement à se prémunir de la mort que chacun a la force de donner à tous (telle est la grande égalité naturelle entre les hommes...). La force de sa nature, qui, même dans la vieillesse, ne put être terrassée que par la maladie, la vitalité de son esprit que jamais, au dire de ses proches, l'âge n'a pu atteindre, n'étouffe pas, en Hobbes, bien au contraire, le sentiment lancinant de ce face à quoi il n'y a aucune force qui compte : la mort, "ce grand ennemi de la nature", dit-il souvent.

Que l'autobiographie reflète la vie, ou ne soit qu'une mise en scène, elle témoigne de ce que ce rapport à la mort, à la

son titre ; le *Béhémoth* est le récit de la guerre civile anglaise ; la dernière œuvre de Hobbes concernera encore une autre guerre, mythique cette fois : la traduction intégrale de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* (1673-1676). La guerre l'occupe donc pendant plus d'un demi-siècle.

perte de soi, organise toute la vie de Hobbes. Le plaisir est admis dans sa vie ; Aubrey et Bayle témoignent tous deux de ce que Hobbes ne méprisait ni le vin, ni les femmes. Aubrey, dans sa biographie, rapporte ces vers écrits de la main de Hobbes, "peu avant sa mort" :

Malgré mes quatre-vingt-dix ans passés, trop vieux pour espérer les préférences de la cour de Cupidon, refroidi par tant d'hivers que je suis presque tout entier stupide, je peux cependant aimer encore et avoir une maîtresse.

Mais le plaisir reste à la mesure de ce qui maintient et déploie la vie, lui donne du temps et de l'ampleur. Il s'agit avant tout de pouvoir tout goûter, par le corps, mais surtout par l'esprit. Son appétit de connaître, sa curiosité, restent toujours à la mesure de sa force : jamais rassasiée d'elle-même, jamais lassée de ce vers quoi elle se tourne. Rien, de tout ce qui fait la culture humaine n'a été dédaigné : la science, la poésie, les romans, l'histoire, la géographie, la lecture, l'écriture, en prose comme en vers, le commentaire, des textes philosophiques ou bibliques, la critique littéraire, la traduction... tout, et à toute époque de sa vie, aura donné prise à son insatiable curiosité, sans que jamais un thème ou une discipline ne le lasse, comme un simple amateur de nouveauté. L'exercice et, disons, le régime physique et spirituel, la sélection minutieuse de sa nourriture et de ses lectures visent toujours au même but : plus de forces, physique et intellectuelle, plus de pouvoir, parce que nul n'est assez intelligent et assez fort pour se préserver de la stupidité et de la destruction, de la mort de l'esprit et de la mort tout court, qu'elle provienne d'autrui ou de la nature ; elle s'inscrit dans la nature de l'homme, comme l'aiguillon de sa vie. Tout ce qu'il est, il ne l'est que dans le temps, et cette conscience du temps n'est rien d'autre que la conscience de vivre dans un rapport quotidien avec sa mort prochaine.

Tel est justement ce qui, au fond, mue ce rapport à la mort en rapport fondamental à la vie. La vie ne cherche pas, purement et simplement, son accroissement ; il n'y a ni crainte frileuse, ni impérialisme de la vie, mais le simple fait que la vie ne se préserve qu'en s'exerçant, qu'en se gagnant contre la mort. Elle est vie active ou bien n'est pas. Dans l'image de